

AUX PIEDS DU PAPE

Rome, février 1853.

MA BIEN-AIMÉE SŒUR,

J'ai donc vu ce bon Pape ; c'est à toi que j'en veux faire le récit. Je suis arrivé au Vatican, par le temps ordinaire de Rome, c'est-à-dire la plus chienne de pluie qui se puisse voir, et dont nos petites pluies de France ne peuvent donner aucune idée. Voilà quinze jours que cette inondation me vexe ; mais, pour aujourd'hui, je m'en souciais comme comme du lion de Tutude. J'avais fait une bonne prière avant de partir, demandant à Dieu, du fond de mon cœur, d'inspirer à son Vicaire les paroles qui seraient le plus utile pour m'aider à remplir dignement les devoirs qu'il m'a donnés, et là-dessus j'étais devenu gai comme un pinson. Eugène te décrira les escaliers, les anti-chambres et les jolis estafiers qu'on y trouve. J'attends une heure, ce n'est rien. Il y avait encore des personnes qui étaient arrivées avant moi, et j'avais fait provision de patience ; mais on me donne un tour de faveur, et j'entre dans le cabinet de Pie IX.

« Ah ! vous voilà, monsieur Veuillot ; je suis content de vous voir ! » J'approche, je m'agenouille, je lui baise la main. Il me fait signe de me relever. « Non, Saint-Père, laissez-moi à vos pieds. » Il se tourne un peu vers moi ; je m'accoude sur son bureau, l'autre main sur son fauteuil, et nous causons. J'étais à peu près comme tu es devant moi, quand nous nous rendons compte de la journée de nos filles. Je le regardais en plein dans les yeux. Jamais je n'ai pris pareil plaisir à contempler un visage d'homme ; pas même celui du petit frère, qui est pourtant bien gentil. Tu ne peux pas te peindre cette expression de douceur, de bonté, de patience ; ces yeux noirs, nus et francs, et dont je n'oublierai de ma vie la sérénité paternelle. Je commençai de parler avec une émotion qui venait des sentiments de mon cœur, et qui n'était pas du tout de la timidité. On ne saurait être timide devant un pareil visage, ou il faudrait avoir besoin de mentir et de se déguiser. « Très Saint-Père, me voici à vos genoux. J'ai bien longtemps désiré ce moment, qui est l'un des plus heureux et des plus solennels de ma vie. — Vous n'êtes pas venu à Rome depuis mon pontificat ? — Non, très Saint-Père ; autrement vous m'auriez déjà vu. Je suis venu à Rome une première fois, il y a quinze ans, pour me convertir. — Oui, vous êtes venu pour le baptême, et maintenant vous venez pour la confirmation. — Précisément, très Saint-Père ! Vous savez quelle œuvre je fais ; cette œuvre est combattue. Je viens la mettre à vos pieds. Nous ne voulons autre chose que servir Dieu et l'Église. Moi et mes collaborateurs nous sommes vos enfants les plus soumis et les plus dévoués. — Si, si. — Très Saint-Père, notre volonté la plus ferme est d'obéir jusqu'à la mort, de nous dévouer entièrement. Jamais, dans aucune affaire grave, nous n'avons agi sans consulter le Nonce de Votre Sainteté ;